

Brèves de Bibliothèque spécial confinement N°2

26 Mars 2020

SOMMAIRE

- **En guise d'éditorial, A.M. Rajon**

- **En direct des membres du GTSP**

- **Les livres de la semaine, Jean-Pierre Garcia et Vânia Galli-Vignoles**

- **Commentaires de l'actualité : Sabine Fabre**

- **Notes de lectures : Marc Babonneau**

- **Annexe : un article de Bernard Bensidoun**

En guise d'éditorial : A.M. Rajon :

La première semaine de confinement vient de s'écouler, temps d'organisation actif pour notre organisation, face aux appels de nos patients, de nos proches, aux mails de toutes sortes. Nous avons fait l'inventaire de toutes nos tâches à venir : scolarisation des enfants ou petits-enfants, tâches ménagères (aspirateur, repassage, dépoussiérage, cuisine, prévision de repas deux fois par jour ou plus, et la liste est loin d'être close, nous allons le découvrir au fil des jours). Les plus organisés d'entre nous auront fait des plannings.

Il faut aussi maintenir notre forme physique grâce à d'ingénieuses inventions pour :

- Courir un marathon dans quelques mètres carrés,
- Jouer au tennis, au golf, à la pétanque, au croquet dans nos cabinets de consultation,
- Nager le 200 mètres dans nos baignoires,
- Faire du basket dans nos corbeilles à papier,
- Sortir du grenier vélos d'appartement rouillés et rameurs oubliés,
- Pratiquer enfin yoga, judo, taekwondo, boxe, kickboxing, ju-jitsu, aikido, karaté, kung-fu, wushu...

La liste est longue et l'inventivité fertile. Le navire vient donc de quitter le port avec toute l'excitation des départs, l'enthousiasme des commencements et la tristesse des séparations. Nous sommes maintenant confrontés à une longue et monotone traversée.

A la réflexion, je ne retiendrai pour cette semaine et les semaines à venir qu'un seul livre : **le comte de Monte Cristo** par **Alexandre Dumas**. Edmond Dantès, modèle de résistance et de résilience, n'a jamais perdu l'espoir d'échapper au confinement. Lorsqu'il en est sorti il a récupéré le formidable trésor de l'abbé Faria.

Je nous souhaite à tous de récupérer d'ineffables trésors à notre sortie.

En direct des membres du GT :

Merci à tous et à chacun pour leurs encouragements et leur participation.

- **Bernard Bensidoun** nous rappelle un texte de Freud « *Ephémère destinée* ». Bernard a écrit sur cette question un texte « *L'aquaboniste* » que vous trouverez en annexe à la fin de ce Brève n°2. [Merci à Bernard de nous avoir confié ce texte, Ndlb]
- **Solange Bonisseau** nous indique un journal du confinement fait par Wadji Mouawad, directeur du **théâtre national de la Colline** à Paris, tous les jours du lundi au vendredi à 11h. Pour l'écouter, tapez sur google « *les poissons pilotes de la colline* ».
- **Rémi Puyuelo**, nous propose dans son **mail du 20 Mars** « *s'en sortir sans sortir* » deux textes tirés du Monde : Mireille Delmas Marty (« Profitons de la pandémie pour faire la paix avec la terre ») et « Mondialisation » (l'obs. du 19 Mars).
[Dans le Monde de ce jour, 27 Mars et dans le feuilleton qu'elle nomme « *S'en sortir sans sortir* » [question posée par le poète roumain Ghérasim Luca, 1913-1994, ndlb], Camille Laurens présente un livre « *Ephéméride* » de Valérie Rouzeau, qui propose de passer de « *allez-vous en* » à « *allez en vous* » dans ces temps de confinement. Ndlb]
- **Dif**, merci à de nous faire rire. Continue !
- **Daniel Rosé** dans son **mail du 25 Mars** nous rappelle un article de Masud KHAN (« *Être en jachère, examen d'un aspect du loisir* » in *l'ARC*, revue trimestrielle, n° 69 consacré à Winnicott, éditions Gallimard, 1977)

N.B : les articles cités peuvent être retrouvés dans les mails des collègues qui nous les ont fait parvenir et dont je vous ai rappelé la date d'envoi. Si vous ne les retrouvez pas réclamez les à nos correspondants de confinement ou à la BdB (rajon.am@gmail.com).

Quelques livres proposés cette semaine par des membres du

GTSP

- **Jean-Pierre Garcia** : « *une vie bouleversée, journal, 1941-1943* » d'Etty Hillesum

- **Vânia Galli-Vignoles** nous propose un livre (et son résumé ci-dessous) et un film tiré du livre :
 - **L'aveuglement** de José Saramago, prix Nobel de littérature en 1998.
(Un homme devient soudainement aveugle. C'est le début d'une épidémie qui se propage à une vitesse fulgurante à travers tout le pays. Mis en quarantaine, privés de tout repère, les hordes d'aveugles tentent de survivre à n'importe quel prix. Seule une femme n'a pas été frappée par la « blancheur lumineuse ». Sara-t-elle les guider hors de ces ténèbres désertées par l'humanité ?)
 - **Blindness**, film tiré du livre, et présenté en compétition officielle du festival de Cannes en 2008

Commentaires de l'actualité

Actualités de la semaine par Sabine Fabre

- **Le Monde du dimanche 22 mars lundi 23**
 - **François Clément** « A voir la légèreté de certains, on douterait des progrès accomplis depuis la peste noire »

Comment à chaque épidémie apparaissent les mêmes défenses face à une réalité qui ne peut être perçue...

- **Le Monde du mercredi 25 mars :**
 - **Claire Marin** « Penser les maladies sur le modèle de la guerre, c'est se méprendre sur l'essence du vivant », auteure présente sur la table de la journée annuelle avec « Ruptures »

Dans cet article, la philosophe nous rappelle les deux processus à l'œuvre au sein du vivant à savoir création et destruction, assimilé ce dernier à une guerre lui semble inapproprié et relevé plutôt du déni face à la maladie. Elle y aborde également les changements impliqués par le confinement qui nous rapproche de celui vécu au quotidien et en dehors de toute épidémie, par de nombreux malades et handicapés.

[je rappelle que la référence du livre de C.Marin « Rupture(s) » vous a été donné dans la liste des livres de la JA, Ndlb]

- **Paolo Giordano** « Je ne veux pas passer à côté de ce que l'épidémie nous dévoile de nous- mêmes »

Extraits publiés d'un court essai intitulé « Contagions » écrit en quelques jours juste avant que l'Italie ne soit confinée.

L'épidémie y est appréhendée sur un versant mathématique, version « pour les nuls », elle en devient plus prévisible, moins extraordinaire. Cela permet d'argumenter différemment les mesures de prudence, de prophylaxie que le groupe des Susceptibles doit respecter. L'auteur nous fait partager sa passion des sciences tout en nous livrant son histoire, celle de son père, chirurgien exerçant durant l'épidémie du SIDA.

Notes de lectures par Marc Babonneau

Marc Babonneau nous propose trois notes de lectures. Trois regards sur l'actualité d'une littérature féminine contemporaine par trois auteures américaines. A ce titre, ces trois notes sont indissociables et nous vous les proposons comme telles.

❖ « LA VEUVE BASQUIAT » de Jennifer CLEMENT.

Jennifer Clément a été, des années durant, une figure marquante de la scène artistique new-yorkaise à compter des années 80. Il n'est pas étonnant qu'elle ait été, de ce fait, la meilleure amie de Suzanne Mallouk, muse et amante de Jean-Michel Basquiat, dans les dernières années de sa vie. Dans le milieu et de façon prémonitoire, (Basquiat est mort d'overdose à 27 ans), on appelait déjà, Suzanne, du vivant du peintre, « la veuve Basquiat ».

Ceci pourrait déjà donner le ton de ce livre, à la fois sombre, sarcastique et très émouvant où l'on peut vivre de l'intérieur, la vie insensée des deux personnages principaux, tantôt du point de vue de Suzanne (passages écrits à la première personne), tantôt sur le ton plus neutre du témoin (Jennifer Clément, entraînée dans cette sarabande inouïe).

Le simple portrait de Basquiat, au faite de sa gloire et entrant dans les réceptions les plus chic de New-York, dans ses luxueux costumes Armani tâchés de traînées de peinture et scintillants de poudre de coke dont il abusait, à tout instant, est un concentré du ton de ce livre, dont l'apparence impitoyable et ironiquement neutre, n'est que la façade de la nostalgie de l'auteur pour cette incroyable « way of life » à laquelle elle a participé.

En prime, défilent autour de Jean-Michel Basquiat, des personnages aussi superbement déjantés qu'Andy Warhol (qui l'aime et le jalouse), Keith Haring (qui l'admire et cherche à l'aider) ou Madonna (qui le plume à fond au cours de sorties shopping faramineuses).

Jennifer Clément nous apprend, à la fin du livre, que Suzanne Mallouk est maintenant devenue psychiatre et psychothérapeute, avec, dans ses prises en charge, une inclination plus particulière pour les artistes en proie à des problèmes d'addiction.

❖ « FAIRYLAND » d' Alysia Abbott

De ce récit, de ce texte touchant, une autre « fille de... », Sofia Coppola, adepte des scénarii d'adolescentes en perdition, voulait faire un film. Alysia Abbott, fille du poète américain, Steve Abbott, a écrit « Fairyland » qui est, à la fois, le récit de sa vie entre sa prime enfance et l'arrivée à son âge adulte, un émouvant hommage à son père, disparu, et une chronique des années les plus folles dans le San Francisco de la fin du XXe siècle.

En 1974, Steve Abbott, écrivain et poète homosexuel, est frappé de plein fouet par la mort de sa femme, fauchée par une voiture en sortant de la sienne. Il part alors s'installer à San Francisco, avec sa fille unique, âgée de deux ans.

Trente-cinq ans après la mort de ce père au chevet duquel, agonisant, elle s'est tenue à 22 ans, Alysia Abbott a éprouvé le besoin d'écrire ce texte. On peut le décrire ou le commenter en trois temps :

- L'enfance d'Alysia.

Vécue de façon fusionnelle avec ce père à la fois très aimant, très fantasque et, à bien des égards, très démuné. Chacun est devenu l'objet relationnel essentiel de l'autre dans une « hainamoration » qui ne cessera jamais, jusqu'au bout.

Témoin très jeune des frasques de son père, cohabitant parfois avec les amants de celui-ci, l'accompagnant toujours, faute de gardienne ou de baby-sitter, aux soirées littéraires qu'il organise et qui entretiennent sa notoriété, Alysia grandit, comme elle le peut.

- L'adolescence d'Alysia.

Avec ses remaniements psychiques,

Ses révoltes, ses colères, et en même temps le devoir de fidélité envers ce parent, redoublé du fait qu'il est unique et si singulier.

Son anorexie, ses boucades.

Son originalité, pas étonnante dans ce contexte, dont tantôt, elle est fière et tantôt, la déplore, tant elle l'isole.

- L'entrée dans l'âge adulte.

Qui se passe à Paris où elle poursuit ses études supérieures et habite rue des Filles du Calvaire, non loin de la rue des Mauvais Garçons, dans le Marais (cela ne s'invente pas).

Où elle a ses premières amours, son sentiment d'indépendance et les joies comme les peines d'une jeune Américaine à Paris, détaillées finement.

Sa machine infernale est que tandis qu'elle travaille à son autonomie, éclate aux Etats-Unis, la catastrophe du SIDA, décade épouvantablement meurtrière, dix ans avant la découverte des médicaments qui contrecarrent l'issue jusqu'alors mortelle de la maladie.

Steve Abott la contacte.

Nous lisons alors une correspondance père/fille assez inouïe.

Steve encourage et soutient sa fille dans sa conquête d'indépendance et la construction de son avenir.

Mais une demande implicite et sous-jacente infiltre ses messages, car il se retrouve seul et sans famille dans San Francisco où il commence bientôt à aller très mal.

Alysia lutte pour ne pas être rattrapée par la dépendance/attachement à son père et ne pas courir se réinstaller auprès de lui en Californie.

Mais, bien sûr, elle ne peut que culpabiliser ce débat interne entre son ego et son lien affectif.

Elle reviendra les derniers mois, pourtant, pour l'aider à mourir.

Je veux citer deux paragraphes, à la toute fin du livre lorsqu'elle raconte comment, lors d'une messe du souvenir pour son père, elle a brandi une grande photo d'eux deux et lu son poème à lui, « **Elégie** ».

« Pas une seule fois ma voix n’a flanché, même lorsque j’ai écrit ce passage écrit à mon sujet ;

« La Maman de Babar a été tuée par un méchant chasseur, et, aujourd’hui encore, ça fait de la peine à Alysia »

Mon père, quelque part derrière moi, dans son incarnation en noir et blanc, toise l’assemblée.

Sur la photo, il est très bel homme- il a encore le visage bien ferme en 1989. Il porte sa chemise noire boutonnée et sa cravate lacet. Il ne sourit pas mais fixe sereinement l’objectif de l’appareil photo, de ses yeux humides. Son regard, léger témoigne de son affection et de sa bienveillance ; Je poursuis ma lecture, je ressens sa présence qui me souffle à l’oreille ; » Toi, oui toi. Qui d’autre que toi pourrait lire ça ? » .

Et elle lit alors le long poème « Elégie » d’où est extraite la citation où il est question de la maman de Babar.

Emouvant récit d’une enfant courageuse et triste, forcément hypermature, maintenant devenue grande (Alysia Abott est mariée, mère de deux enfants ; elle vit et travaille à Paris), plein de tendresse et aussi d’une grande sincérité.

On n’a, à aucun moment l’impression d’une autofiction très retouchée.

Acceptant les contingences de ce Fairyland ambigu que fût son San Francisco à elle, Alysia Abott témoigne dignement du parcours personnel qu’elle accomplit dans la singularité et du poids d’exister qui est notre lot commun.

❖ « LES ARGONAUTES » de Maggie NELSON .

Nouvelle venue, mais avec un certain fracas, sur la scène littéraire contemporaine américaine, Maggie Nelson a fait effraction grâce au ton très singulier, tant du point de vue du fond que de la forme, de ce livre, « Les Argonautes », qui l’a ultérieurement fait connaître en France il y a un peu plus de deux ans.

Cette écrivaine et universitaire américaine produit, avec « Les Argonautes », un ouvrage très particulier qui selon la critique américaine, en fait, en droite ligne, l'héritière spirituelle de la grande essayiste et philosophe, Susan Sontag, icône de la culture occidentale made in U.S.A.

Il s'agit d'une autobiographie de son histoire d'amour actuelle, dont elle révèle les tenants et les aboutissants (de tonalité très « queer », c'est à dire dans une singularité et une non orthodoxie par rapport à la vieille norme hétérosexuelle issue de la domination du principe phallique, dont la société contemporaine voit des pans entiers se détacher au profit de changements de configurations et de structures nouvelles ; le phénomène « transgenre en serait, par exemple, un symptôme évident).

Mais cette autobiographie est régulièrement et à parts égales, interrompue par des sous-chapitres de réflexion issue de l'expérience, des recherches et des travaux de Maggie Nelson.

Faisant référence à de très nombreux auteurs dont elle a exploré l'œuvre, tant par intérêt personnel que pour son travail universitaire, (citons ici : Barthes, Deleuze, Kristeva, Lacan, Winnicott et aussi, Judith Butler, la référence incontournable en matière de gender studies, dont les travaux commencent à être explorés en France).

Cette non-fiction mixe donc avec une tranchante sincérité la pensée de Maggie Nelson, à contre – courant des acquis ancestraux de notre civilisation, ne tenant rien pour acquis et provoquant la réflexion du lecteur, avec les éléments illustrant donc le mouvement « queer » de son histoire actuelle. Qu'on en juge plutôt, sans justement de jugement moral :

Maggie Nelson partage sa vie et ses sentiments avec une femme, Wendy, qui fût d'abord un homme prénommé Harry. Dans des chapitres antérieurs, Harry eût un fils qui vit désormais avec elles., Maggie eût, un jour, envie d'un enfant porté par elle et pour le couple qu'elle mit au monde après une PMA. La petite fille qui en résulta, Iggy, complète ce quatuor, décrit comme une paisible famille, à plus d'un titre d'un nouveau genre.

Du récit de cet amour-là, au-delà du sentiment d'avoir été quelque peu bousculé à sa lecture, il résulte une réflexion à plusieurs niveaux qui rebat les cartes de notions aussi essentielles que la famille, la loi du genre, la maternité, les violences faites aux femmes, la révolte contre la domination phallique, etc.

Sur ces bouleversements sociologiques d'une ampleur jamais égalée, un débat devrait s'ouvrir entre cette révolution féministe qui renverse la table du système masculin/féminin en tant qu'analogon de

dominant/dominé(e), et la psychanalyse qui revisite, elle aussi, mais différemment les choses en liant entre elles les notions de sujet et d'altérité, loin de les rendre antinomiques ou incompatibles.

Information : Le BdB spécial confinement paraîtra une fois par semaine jusqu'à la fin du confinement.

Merci de continuer à nous envoyer vos réflexions, vos commentaires, vos lectures, vos films, et tout ce que vous souhaitez partager.

Et pour terminer

Je vous propose un autre proverbe touareg de circonstance :

« La montagne, monte-la doucement »

A.M. Rajon, Lardenne, 27 Mars

N'oubliez pas que dans la nuit de samedi à dimanche, il faut **avancer** nos pendules et nos montres de

1 heure !

Annexe : Bernard Bensidoun

“L’aquoiboniste et le sentiment continu d’exister.”

***Mots-clés :** adolescence- finitude de l’existence-sentiment continu d'exister- créativité.

***Résumé :** L'auteur explore la clinique de l’adolescent devant la finitude du monde et de la vie. Il souligne combien le sentiment continu d’exister est mis à l’épreuve dans cette traversée

de l’adolescence, dans les processus de deuil de l’enfance. Il relève le rôle joué par la créativité afin de faire face à cette discontinuité.

***ARTICLE :**

“Je me souviens d'un jeune homme-un homme encore jeune - empêché de mourir par la mort même ...”

Maurice Blanchot- L'instant de ma mort-Editions Fata Morgana - 1994

Il est des “adolescences” comme des printemps : -incertaines, dès lors peut-on y reconnaître la venue des beaux jours ou celle de jours obscurs ?

Beaucoup de ses phrases commençaient par : - “à quoi bon”...

C'est d'ailleurs pour cela qu'il se qualifiait lui-même d’“aquoiboniste”, -le titre d'une chanson de Serge Gainsbourg.

Il ponctuait souvent nos échanges par ces réflexions elliptiques :

“ - à quoi bon la vie, puisqu'il y a la mort, - à quoi bon faire des enfants plus tard, puisque la terre se réchauffe et que toute vie disparaîtra dans quelques siècles,- à quoi bon étudier puisqu'il n'y a pas de travail, - à quoi bon le printemps, puisque l'hiver viendra ?”

L’adolescent qui a inspiré la réflexion proposée dans cet article, ne semblait pas vouloir mourir, au plus il semblait ne pas se faire d'illusions sur la vie.

D'ailleurs, il ne parlait pas de la mort, il n'était simplement pas vivant.

Pour lui, la vie semblait ne pas valoir la peine d’être vécue, au point d’être un héros de la passivité.

Pouvait -on parler de dépression, d’effondrement, ou s’agissait-il simplement d’une posture adolescente face à la vie?

S' il refusait de se comporter en fourmi, en se projetant dans le temps pour faire face à l'hiver,

il n'était pas plus une cigale qui profitait du temps présent sans se soucier du futur.

Ainsi la vie s'effaçait entre un impossible présent, et un futur impensable.

Le thérapeute se sentait emprisonné dans ces formules paradoxales que le jeune homme avait

l'art d'enchaîner, paradoxes qui rendaient vaines toute tentative de se réjouir , et qui mettaient

à rude épreuve les fondations de la première topique: - seule comptait la réalité, le plaisir ne serait qu' illusion !

Cette défense par la réalité, empêchait toute intervention qui aurait pu viser un soutien au narcissisme de cet adolescent, toute aide ne pouvait que rester lettre morte, et n'apportait que

rejet dédaigneux: «vous ne comprenez donc pas!»

L' "Aquoiboniste" avait trouvé une réponse devant la finitude du monde, sa mort, et celle des autres, se soumettre à cette troublante réalité et refuser d'investir la vie...

D'où vient cette curieuse maladie de l'adolescence ?

D'une de ces petites morts que chaque humain doit traverser, le deuil de l'enfance et celui de

sa splendeur, la fin des illusions?

Comment procèdent les autres adolescents pour faire face à ces douloureux constats, quelles

solutions leur psyché a-t-elle donc inventé ?

L' "Aquoiboniste" de Sigmund Freud, l'adolescent qui ne rêvait pas.

"A quoi bon le printemps, puisque l'hiver viendra ?"

Cette forme de pensée n'est pas sans nous rappeler un autre personnage, un "aquoiboniste"

qui intrigua Sigmund Freud, au point de le pousser à rédiger un article à son sujet, il s'agit de l'article connu classiquement sous le titre d' "Ephémère destinée"(1) ("Passagèreté" dans la traduction des Œuvres complètes).

Dans cet article, écrit en novembre 1915, Freud raconte sa rencontre avec un "aquoiboniste" et sa curieuse manière d'envisager la vie: -"Il y a quelque temps je faisais en compagnie d'un

ami taciturne et d'un jeune poète, d'une notoriété déjà reconnue, une promenade à travers un paysage d'été en fleurs.

Le poète admirait la beauté de la nature qui nous entourait , mais sans s'en réjouir. La pensée

le troublait que toute cette beauté était vouée à passer, qu'en hiver elle serait évanouie, comme aussi toute beauté humaine, et tout ce que les hommes ont créé ou auraient pu créer de beau et de noble. Tout ce qu'il aurait sans cela aimé et admiré, lui semblait dévalorisé par la destinée à laquelle cela était promis, l'éphémère destinée.

Nous savons que d'une telle plongée dans la caducité de toute beauté et de toute perfection peuvent résulter deux motions psychiques différentes. L'une conduit au douloureux dégoût du monde de ce jeune poète, l'autre à la révolte contre la réalité affirmée des faits. Non, il est

impossible que toutes ces splendeurs de la nature et de l'art, du monde de nos sensations et du monde extérieur soient vraiment appelées à se dissoudre dans le néant.

Il serait trop insensé et trop sacrilège de croire à cela. Elles ne peuvent pas se perpétuer d'une

manière ou d'une autre, soustraites à toutes les influences destructrices..."

Ce texte fut rédigé en 1915, en pleine guerre, ce qui ne fut sans doute pas étranger à l'interrogation de Freud. On peut bien sur comprendre qu'il est question de la pérennité des choses et des êtres en cette période dramatique.

Pourtant Freud, nous propose une autre réflexion.

Certes la guerre de 1914-1918 fut une terrifiante réplique des mouvements de vie et de mort,

qui traversent l'humain.

Certes au moment où il écrit ce texte, Freud réfléchit sans doute à la question de la mort et de sa propre fin, il a 61ans, âge auquel selon la théorie de Fliess, il devrait mourir.

Il écrit en effet, entre 1914 et 1915, deux essais réunis sous le titre: "Actuelles sur la guerre et la mort" (2)

Mais la succession de ses écrits nous donne à penser qu'il réfléchit à d'autres questions :

-En 1914 : il écrit : "Sur la psychologie du lycéen", un texte nostalgique, où le vieil homme porte un regard sur le jeune homme plein de rêves qu'il fut.

Il montre combien son adolescence, ne cessa de l'accompagner, guidant sa vie, ses directions,

ses choix, au travers de ses rêves de jeunesse.

-“Le présent était alors comme obscurci et nos vies de dix à dix huit ans surgissaient des recoins de la mémoire avec leurs pressentiments et leurs errements, leurs transformations douloureuses et leurs succès bienfaisants, nos premiers regards sur un monde culturel disparu

qui, pour moi du moins, devait devenir plus tard une consolation sans égale dans les combats

de la vie, nos premiers contacts avec les sciences, parmi lesquelles on croyait pouvoir choisir celle à laquelle on offrirait ses services, à coup sûr inestimables. Et je croyais me souvenir que

toute cette période était parcourue par le pressentiment d'une tâche, qui ne s'ébauchait d'abord qu'à voix basse jusqu'à ce que je puisse dans ma dissertation de fin d'études la vêtir de paroles sonores; je voulais apporter dans ma vie une contribution à notre savoir humain”.(3)

-Il écrit aussi la première ébauche de “Deuil et mélancolie” en février 1915 (achevé en mai 1915), réflexion consacrée à la manière dont l'humain fait face à la perte réelle ou Imaginaire.

L'interrogation du poète d'“Ephémère destinée” porte cependant, comme Freud l'indique, sur

le monde extérieur, sur le statut de la réalité externe et sa continuité , (ce qui différencie me semble -t-il cette interrogation de celle du mélancolique - du moins dans l'initiation de la question).

La réflexion d' “Ephémère destinée” s'inscrit dans ce contexte, Freud est sans doute étonné par ce jeune poète, qui ne rêve pas!

Le vieil homme, semble plus apte à se réjouir de l'été, même si l'hiver est proche, alors que le

jeune homme, si loin de l'hiver, ne peut se réjouir de l'été.

Il identifie de suite cette réaction du poète comme une manière de se défendre face à la perte.

De manière plus générale, Freud s'interroge sur la capacité de l'humain à se confronter au plus

près de ce qui représente la réalité: - la finitude des choses, de la nature, et de la vie.

L' aquoiboniste, s'interroge finalement sur la durée, la continuité des objets et des êtres dans

le temps. Il doute, ne peut s'illusionner, ni utiliser le futur comme espace de projection de ses

rêves .

Alors, quelle est donc la solution trouvée par l'Inconscient pour que l'enfant, l'adolescent, l'adulte surmontent cette triste découverte, cette réalité rencontrée à tout moment d'une vie

humaine: -que toutes les bonnes choses aient une fin !

Comment le sujet parvient à faire face à cette réalité, à investir la vie, sans avoir recours à des

mécanisme de défense tels que le déni.

Freud évoque "la révolte contre la réalité affirmée des faits"(1), et l'on ne peut s'empêcher de

penser aux révoltes adolescentes contemporaines, comme celles des "Indignés".

Comment font les enfants de la période de latence, lorsqu'à huit ans ils se trouvent confrontés

au constat objectif de la réalité de la mort et à l'angoisse qui en résulte, ainsi qu' aux processus

de deuils des imagos parentales de la petite enfance.

Comment parviennent-ils à dépasser ces blessures de la vie d'enfant ainsi que les angoisses associées?

Si certains trouvent la religion : "après la mort, on va au ciel", ou d'autres la science : " un jour

on trouvera le remède , le médicament pour ne plus être malade , on nous greffera des organes et on ne mourra plus...", certains se débrouillent sans ces placebos de l'âme.

De la même manière comment procèdent les adolescents, confrontés pendant toute leur traversée vers le monde adulte, à une succession de deuils:

- celui de leur corps d'enfant omnipotent remplacé par un corps qui les contraint à des choix

sexués,

-ou encore celui des figures parentales, passage obligatoire vers d'autres objets?

Certains en passent par des dépressions, s'accompagnant de passages à l'acte, d'autres s'effondrent, ou présentent des moments psychotiques, mais fort heureusement la plupart survivent à cette petite mort!

D'ailleurs les propos de ces adolescents peuvent inquiéter, tant ils sont imprégnés de cette lucidité qui nourrit la pensée mélancolique, et qui laisse un sentiment de résignation totale devant la réalité.

Oblomov, l'aquoiboniste immobile, la passivité adolescente.

Oblomov est un aquoiboniste, découvert dans un livre de J.B. Pontalis (4) intitulé "Perdre de vue", et dont le premier chapitre est titré "L'homme immobile".

Voici la description que l'auteur nous donne du personnage, - tiré d'un roman d'Ivan Gontcharov ("Oblomov, L'âge d'homme", -Ivan Gontcharov, le roman original a été publié en Russie en 1926, -une traduction partielle fut éditée chez Gallimard).

-"Il a donné son nom à une maladie. Et pourtant il n'était ni médecin ni malade. Très vite il fut reconnu comme un héros, cet anti-héros qui tenait toute action pour vaine - pire, peut être: pour criminelle, et qui n'aimait qu'une chose : rester couché ;

Etait-il un mélancolique, c'est à dire un être à jamais possédé, persécuté, ruiné par l'objet perdu ? ... L'apathie est son état et la position allongée la plus favorable au maintien de cet état. L'inertie est chez lui plus qu'une force, un principe.

Obstiné à refuser tout changement en lui, comment supporterait-il ce qui autour de lui, dans sa chambre ou dans le monde extérieur, dans la ville dont il se protège ou dans les lointaines campagnes, se modifie? Si quelque haine habite cet homme sensible et doux, c'est la haine du temps. Vivant immobile, c'est le temps qu'il tue. S'aperçoit-il seulement que ce journal qui traîne sur sa table date de l'année précédente ? ».

Oblomov n'est-il pas un de ces héros de la passivité, comme ces adolescents figés dans leurs lits, clinophiles, confinés dans leurs chambres avec l'écran du net comme horizon, dans une attente sans fin, et dans un refus du monde qui confine au nihilisme.

Pourquoi cette passivité, à quoi bon faire ou être actif, le mouvement est donc si dangereux ?

Freud (5), nous donne une idée de cette menace: -"Une perception qu'une action peut faire disparaître est reconnue comme extérieure, comme réalité..."

L'acte, l'agir, le mouvement, confrontent ces adolescents à la réalité, et surtout à la mort de leur monde interne, ainsi qu'à la reconnaissance de l'existence de l'objet dans la réalité externe et donc de sa destruction.

C'est pour eux, la fin de l'omnipotence .

Oblomov ne bouge pas, pas plus qu'il ne pense de manière créative, car l'objet sur lequel il exerce son omnipotence disparaîtrait, il doute de la capacité de survie de cet objet, tout mouvement indiquerait sa destruction.

L'homme immobile ne mime-t-il pas la mort?

Pourtant, si ces adolescents semblent mimer la mort, leur refus d'être actifs signifie paradoxalement une manière de protéger leur vie psychique, leur sentiment d'être et d'exister.

Le "tunnel" de Donald Woods Winnicott, une solution adolescente : la créativité.

C'est sur l'initiative paternelle que D.Winnicott fut envoyé au collège à l'âge de 13 ans.

Cette décision autoritaire visait à éloigner le jeune adolescent de l'ambiance très féminine et maternelle de la maison familiale (-le père très souvent absent de la maison , était occupé par

son métier de voyageur de commerce et ses activités politiques, le jeune garçon grandissait auprès de sa mère et de deux sœurs plus âgées).

Dans un après-coup tardif, Winnicott remerciera ce père pour l'avoir tiré de ce milieu féminin

en l'envoyant en pension.

Une remarque de D.Ribas, à propos de cet exil au collège, nous éclaire sur le vécu ambivalent du jeune homme: "au départ pour la pension éloignée de 250 miles, Winnicott se souvient que le tunnel du chemin de fer à la sortie de Plymouth fut l'occasion d'éprouver son chagrin, mais dès la sortie du tunnel, il ressentit la joie de découvrir un nouveau monde"(6)

Cette traversée du tunnel par Winnicott constitue une belle métaphore du travail imposé à l'adolescent: -la perte de l'environnement maternel, de l'omnipotence, et l'éloignement du monde de l'enfance ressentie sous la forme d'un chagrin, puis le franchissement du tunnel de

l'adolescence, se transformant en un sentiment joyeux à la sortie avec la rencontre de la réalité!

Une autre remarque: -au cours de ces années passées au collège, Winnicott joua au rugby, il y

récolta même une fracture de la clavicule, et fit à ce propos le commentaire suivant concernant son séjour à l'infirmierie: "Je ne pouvais pas imaginer que pendant tout le reste de

ma vie, je serais obligé de dépendre des médecins au cas où je me blesserais ou tomberais malade. Le meilleur moyen de m'en tirer c'était de devenir médecin moi-même" (6) ...

Le rejet de la dépendance, la crainte de la passivité avaient fait de Winnicott un médecin, toujours actif, ne déclarait-t-il pas dans son texte sur "Les visées du traitement psychanalytique": "lorsque je pratique la psychanalyse, je vise à :

-rester vivant,

-rester en bonne condition,

-rester éveillé".

Beaucoup de ses écrits sont fortement imprégnés par cette préoccupation concernant la dépendance et l'autonomie.

Winnicott n'était décidément pas un aquaboniste!

La créativité comme traitement de l'étrange maladie.

Dans son texte consacré à "La créativité et ses origines"(7), D.Winnicott indique les origines et les remèdes possibles à cette maladie adolescente, il écrit: -"Il s'agit avant tout d'un mode créatif de perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue;

ce qui s'oppose à un tel mode de perception, c'est une relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure: le monde et tous ses éléments sont alors reconnus mais seulement comme étant ce à quoi il faut s'ajuster et s'adapter."

Au fond, c'est bien ce que vivent ces adolescents "aquoiboniste" : "une relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure"(7).

Ils sont défaits, passivés, face à la croissance psychique, ou aux transformations de leur corps,

et se trouvent propulsés bien malgré eux dans le monde des adultes.

Peter Pan ne voulait vivre qu'au pays du "Never, Never", le pays imaginaire...

Parfois cette difficulté de croissance se traduit par des troubles sévères comme ces effondrements fréquemment observés à ces âges.

S.Freud l'avait compris, il commente ainsi la réaction de son poète à la fin de son texte(1) :
 “Je crois que ceux qui pensent ainsi et semblent disposés à un renoncement définitif , parce que le bien le plus précieux ne s'est pas avéré solide , ne font que se trouver en deuil de la perte.”

Le chemin de chaque humain depuis sa naissance qui va du principe de plaisir au principe de réalité, se répète une fois encore avec la croissance adolescente.

La rencontre avec la réalité devient finalement synonyme de perte.

C'est devant ce constat de perte, sans faire l'objet d'une quelconque contestation par le principe de plaisir, qu'apparaissent ces manières d'être ou plutôt de “ne pas exister” que nous

venons de décrire.

L'adolescent doit donc aller à la rencontre de la réalité, comme il le faisait enfant, mais Winnicott nous met en garde: “Il n'est pas possible au petit enfant d'aller du principe de plaisir

au principe de réalité, ou d'aller vers ou au-delà de l'identification primaire, hors la présence d'une mère suffisamment bonne.”

La soumission à la réalité des aquoibonistes “comme s'ils étaient pris dans la créativité de quelqu'un d'autre ou dans celle d'une machine.”(DW Winnicott -7), est au fond l'impossibilité

de se défaire d'une relation à un objet incapable de transmettre à l'enfant le sentiment d'être ou d'exister, et de donner du sens à ce qu'il vit en ayant lui-même accès à la créativité. Oblomov, ne bouge, ni ne pense, passif, il attend le mouvement qui viendra de son environnement.

C'est un reproche fréquent qui est fait aux adolescents de notre temps que leur passivité face à la vie et aux évènements, mais aussi pour des situations plus “domestiques”: - par exemple

devant la télévision ou les écrans, répétant une position de soumission à la créativité d'une machine ! Il ne faut pas oublier que la plupart de ces enfants ont grandi avec pour principale nourrice cette machine à produire des images...

Machine qui ne les a d'ailleurs jamais incités à devenir actifs !

Comment ces adolescents peuvent se détacher de leur enfance, s'ils n'ont pas expérimenté la perte, s'il demeurent dépendants de leur environnement des premiers temps?

On peut se demander si les angoisses claustrophobes de certains adolescents ne sont pas en lien avec cet emprisonnement dans la créativité d'un objet de leur environnement précoce. La séparation n'a pas bonne presse dans notre monde, malgré l'exigence éducative d'une autonomie "précoce" à donner aux enfants.

Dans ses conflits, l'adolescence met souvent à l'épreuve une pensée essentiellement fondée sur le narcissisme et sur la non reconnaissance de l'altérité.

L'usage addictif par les adolescents des moyens électroniques de communication (net, portables) ne sont que des manières de masquer la solitude et l'incapacité d'être seul. La rencontre de la réalité ne se décide pas par des moyens éducatifs, en l'imposant de l'extérieur, mais consiste en un processus psychique inconscient.

Dans son texte sur "L'utilisation de l'objet"(9), Winnicott nous apporte quelques éclairages sur

la manière dont l'enfant se détache de l'objet, il explique surtout comment l'objet survit à sa destruction par le sujet et le changement qui intervient alors dans le statut de la réalité : "la destruction joue son rôle en fabriquant la réalité, en plaçant l'objet hors du soi".

La condition essentielle est bien la survie de l'objet, ou plutôt l'expérience répétée de la survie

de l'objet à sa destruction par l'enfant, créer c'est détruire d'abord!

L'enfant peut alors s'engager dans "le deuil de la perte"(selon Freud), et investir créativement

l'objet dans la réalité .

Cela suppose que les objets de l'enfance "survivent"à la destructivité, que les thérapeutes "restent vivants" dans leur activité de pensée pendant le soin.

La capacité de faire face à la perte de l'adolescent dépend donc de ces expériences précoces. Et probablement d'"être aussi détruit" dans la pensée de leur parent, d'être mis "hors du soi «de ceux-ci, afin de faire partie de la réalité extérieure de ces derniers et de gagner ainsi une position d'altérité.

Puisqu'il y a toujours une fin !

Vivre créativement serait alors, suivre la position de Freud face à l'été et s'en réjouir, ou celle de Winnicott à la sortie de son tunnel, heureux de découvrir le nouveau monde.

Ce dernier nous rappelle que : "L'objectivité est un terme relatif: ce qui est objectivement

perçu est, jusqu'à un certain point, conçu subjectivement."(10)

La capacité de tisser une nouvelle trame transitionnelle, après les déchirures de l'adolescence

permet de se relier à nouveau au monde de manière créative.

L'humour des adolescents, certes souvent imprégné de cynisme, n'est-il pas cette manière créative d'approcher une réalité qui n'est pas toujours à leur goût.

L'appétence des adolescents pour tout ce qui est artistique, création, mérite à ce titre beaucoup

d'attention, car cela représente souvent le moyen de trouver une issue favorable à cette nouvelle défaite que représente le fait de se trouver exilé de l'enfance.

Le jeune poète de Freud, malgré son activité de création, ne vivait pas créativement.

Celui qui ne peut vivre parce qu'il y a la mort au bout, montre surtout son incapacité à créer, à utiliser cette réserve subjective qui permet de se réjouir de la réalité objective.

C'est le sentiment continu d'exister, en tant que capacité créative qui permet de faire face à la finitude, qui n'est rien d'autre que la déchirure dans la trame des représentations de l'adolescent.

Maurice Blanchot s'était étonné d'avoir été sauvé de son envie de mourir par la menace d'être

exécuté pendant un bref instant, mais sa rencontre avec la mort avait sans doute permis à la perte d'avoir un statut de réalité et de devenir représentable.

BIBLIOGRAPHIE :

- 1-FREUD S. (1915), "Ephémère destinée", Résultats, idées, problèmes,Tome1-1890-1920-Paris, PUF,1984, p233
- 2-FREUD S.(1915)"Actuelles sur la guerre et la mort",Oeuvres complètes-1914-1915-Tome XIII,Paris, PUF,1988 ,p 128
- 3-FREUD S.(1914), "Sur la psychologie du lycéen", "Résultats ,idées ,problèmes" Tome 1,1890-1920,Paris,PUF,1984 ,p 228
- 4-PONTALIS JB. " Perdre de vue ", coll. "Connaissance de l'inconscient", Gallimard, 1998 ,p.1 à 5
- 5- FREUD S. "Complément métapsychologique à la théorie du rêve", Métapsychologie, Idées -Gallimard ,p142
- 6-RIBAS D. ""Donald Woods Winnicott", Psychanalystes d'aujourd'hui,PUF,2000,p15
- 7-WINNICOTT D W. "La créativité et ses origines", "Jeu et réalité",NRF,Gallimard,1971,p 91
- 8-WINNICOTT D W. "Objets transitionnels et phénomènes transitionnels", "Jeu et réalité", NRF, Gallimard, 1975,p 19
- 9-WINNICOTT D W ."L'utilisation de l'objet", "Jeu et réalité",NRF,Gallimard,1975
- 10-WINNICOTT DW. "La créativité et ses origines", "Jeu et réalité", NRF,Gallimard,1975,p 92
- 11-WINNICOTT DW."La créativité et ses origines", "Jeu et réalité",NRF,Gallimard,1975 ,p